



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Communication

Georges Gilles de la Tourette (1857–1904), une biographie revisitée à partir d'archives familiales inédites



Georges Gilles de la Tourette (1857–1904), a biography revisited from unpublished family archives

Olivier Walusinski

20, rue de Chartres, 28160 Brou, France

INFO ARTICLE

Historique de l'article :

Disponible sur Internet le 9 mai 2016

Mots clés :

Archives
Biographie
Georges Gilles de la Tourette
Histoire de la médecine
Neurologie

Keywords:

Archives
Biography
Georges Gilles de la Tourette
History of medicine
Neurology

RÉSUMÉ

Le nom de Gilles de la Tourette est bien connu en raison de l'éponyme. La vie tourmentée de l'homme, Georges, l'est moins. L'exploration des archives familiales, conservées dans un musée de Loudun, met en lumière des facettes ignorées de cette personnalité attachante. Nous présentons ici ses origines familiales, sa formation et sa carrière, l'attentat dont il est victime en 1893, ses déboires lors d'un scandale paru dans la presse, sa maladie, à l'aide de lettres et de documents extraits de ces archives restées inédites jusqu'à maintenant.

© 2016 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

ABSTRACT

The name of Gilles de la Tourette is well known by the eponym. The tormented life of the man, Georges, is not. Exploring family archives, kept in a museum in Loudun (Vienne, France) highlights ignored facets of this engaging personality. We present here his family archives, his education and career, his assassination attempt in 1893, a scandal in the press in 1901, his illness with letters and documents from these archives remained unpublished until now.

© 2016 Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

1. Introduction

Qui accède à une célébrité posthume ? Aucune règle, aucun critère n'existe. Ainsi, Georges Gilles de la Tourette (1857–1904), élève parmi les plus appréciés de Jean-Martin Charcot (1825–1893), est connu de ses contemporains pour ses publications sur l'hypnotisme, l'hystérie et Théophraste Renaudot, entre autres. Le Larousse du XIX^e siècle, paru en 1936, l'évoque en une douzaine de lignes, alors que le Grand Larousse Encyclopédique des années soixante l'ignore. C'est bien sûr à la maladie qui porte son nom qu'il doit sa célébrité posthume. Comme l'a fait remarquer l'Anglais MacDonald Critchley (1900–1997), « la maladie de Gilles de la Tourette », quel nom irrésistible et grandiloquent ! La joliesse de l'éponyme a donc sa part dans sa notoriété. Il s'y attache un certain

exotisme, pour les Anglo-saxons, mais aussi une petite vanité onomastique et nobiliaire. Les propos tenus par une mère de malade et rapportés par Arthur K. Shapiro (1923–1995) « quel joli nom pour une aussi terrible maladie » illustrent aussi toute l'ambivalence attachée à cet éponyme et à sa célébrité [6,25].

2. La maladie de Gilles de la Tourette

Quand en janvier 1885 *Les Archives de Neurologie* publient « Étude sur une affection caractérisée par de l'incoordination motrice accompagnée d'écholalie et de coprolalie (jumping, Latah, Myriachit) » [11], Gilles de la Tourette a 28 ans et est interne de Paul Brouardel (1837–1906), après avoir été celui de Charcot en 1884. Son travail a peu d'échos en dehors d'un compte rendu élogieux, écrit par son ami Paul Le Gendre (1854–1936), dans *L'Union médicale* du 18 juillet 1885 : « il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe [...] et encore moins de tenir une maladie

Adresse e-mail : walusinski@baillement.com<http://dx.doi.org/10.1016/j.amp.2016.04.003>

0003-4487/© 2016 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

nouvelle sur les fonts baptismaux. Nous ne savons si notre collègue de la Tourette a eu la première de ses bonnes fortunes, il méritait à coup sûr la seconde, par le soin avec lequel il a, «une critique historique exercée et à une étude sagace, dégagé du chaos des chorées, une entité morbide distincte et revendiqué pour elle une place à part dans la nosographie». M. Charcot, meilleur juge que qui que ce soit en pareille matière, a déclaré dans une clinique de cette année que la maladie nerveuse décrite par M. Gilles de la Tourette dans les *Archives de Neurologie* a des caractères spéciaux assez tranchés pour qu'il soit légitime d'y attacher le nom de notre ami » [21]. Gilles de la Tourette ne reparlera, personnellement, de « sa » maladie qu'en 1899, six ans après la mort de Charcot, la nommant « La maladie des tics convulsifs », en présentant l'observation d'une jeune patiente [13]. C'est précisément la dénomination que Georges Guinon (1859–1932) avait suggérée, en remplacement de l'éponyme, comme un peu par dépit dès 1886 [16]. Le titre proposé par Gilles de la Tourette est effectivement mal choisi puisque les tics sont des mouvements coordonnés. Il est probable que Charcot, qui a initié ce travail, a attribué l'éponyme pour masquer la mauvaise dénomination choisie par Gilles de la Tourette. Celui-ci avait traduit, en 1881, avant d'être interne, un article de George M. Beard (1839–1883), « Les Sauteurs de Maine », décrivant des comportements de surprise faits de sursauts accompagnés de cris, manifestés par des bûcherons assez rustres [1]. Puis, une fois interne de Charcot, celui-ci lui avait demandé de traduire deux autres travaux décrivant des comportements comparables [12], celui d'un voyageur en Malaisie, H-A. O'Brien parlant du « *latah* » [23], et celui du chirurgien américain, William Hammond (1828–1900) [17], parlant du « *Miryachit* » en Sibérie. Notons que ces auteurs considèrent ces sauteurs comme atteints d'hystérie. Gilles de la Tourette achève son résumé de ces deux publications en annonçant qu'il va présenter prochainement un jeune garçon hospitalisé à La Salpêtrière, affecté de sursauts et de cris, tableau qui, pour lui, est celui d'un « sauteur ». Ce sera l'article *princeps* comportant neuf cas cliniques dont seulement quatre correspondent, en vérité, à ce que nous reconnaissons actuellement par l'éponyme, maladie de Gilles de la Tourette. Le lire donne l'impression qu'il veut, à tout prix, que ses descriptions s'accordent avec celles des sauteurs et il évite le mot tic, alors qu'il serait le plus approprié ! C'est Guinon, son successeur comme interne auprès de Charcot, qui complète la description de Gilles de la Tourette, un an plus tard, en 1886, en ajoutant les troubles obsessionnels, absents de la description initiale. Lui, il emploie le mot « tics » pour décrire les mouvements excessifs [16]. Il n'est pas douteux que ce complément fondamental a été suggéré par Charcot lui-même qui œuvre par ailleurs, dans ses Leçons du Mardi, à distinguer la maladie de Gilles de la Tourette de l'hystérie et à en donner tous les signes cliniques caractéristiques [5].

La maladie de Gilles de la Tourette disparaît ensuite presque complètement de la nosographie pour des décennies. Dans la biographie qu'il écrit lors du décès de Gilles de la Tourette, Le Gendre n'accorde que huit lignes à la publication de la maladie de Gilles de la Tourette, sans analyse particulière, alors qu'il développe longuement des commentaires pour ses nombreux autres écrits, le plus souvent oubliés aujourd'hui [20]. On estime qu'environ 80 cas ont été répertoriés dans le monde au cours des soixante-dix ans qui suivent la publication de Gilles de la Tourette, en faisant une maladie rare. Jean-Noël Seignot réussit pour la première fois à apaiser un de ses patients, en 1961, en expérimentant l'halopéridol [24]. En 1978, Shapiro estime à 100 000 le nombre de cas aux États-Unis dans l'excellent livre paru en 1978, qu'on peut considérer comme la première mise au point complète sur ce sujet depuis Gilles de la Tourette [25]. L'équipe du centre de référence de La Salpêtrière estime qu'actuellement, en France, de 6000 à 9000 malades vivent avec ce trouble sérieux. Notre propos n'est pas d'approfondir l'histoire de

la maladie de Gilles de la Tourette, ce qui a déjà été remarquablement fait par Howard Kushner en 1999, mais de présenter quelques archives familiales inédites [18].

3. Les archives familiales conservées à Loudun

Nous avons eu l'opportunité de dépouiller des archives accumulées par Jeanne Dalpeyrat (1890–1979), deuxième enfant de Georges et Marie Gilles de la Tourette, et gardées depuis 1979 dans deux caisses au grenier du petit musée d'histoire locale, le musée Charbonneau-Lassay de la ville de Loudun où elle s'était retirée. Ce sont quelques-uns des documents ainsi mis au jour qui sont présentés ici, éclairant la vie familiale de Gilles de la Tourette.

Georges Gilles de la Tourette est né le 30 octobre 1857 à Saint-Gervais les Trois Clochers, dans le Poitou, entre Loudun et Chatellerault, d'un père, Théodore-Edouard Gilles de la Tourette (1827–1902), commerçant habitant Chatellerault, et de Laeticia Augry des Effes (1831–1902). Ce village a, vers les années 1970, dénommé une modeste rue d'un lotissement banal, rue Gilles de la Tourette, sans préciser le prénom, ni l'activité, ni de dates.

Le livret militaire de Georges, classe 1875, précise qu'il mesure 166 cm et a des yeux bleus. Le 8 novembre 1876, il est infirmier à Tours et est libéré le 8 novembre 1877 ; en janvier 1887, il est nommé Médecin-Major de réserve [26].

3.1. Origines familiales

L'association de malades atteints de la maladie et de leurs familles est constituée, en 1971 à New York, sous le nom de « *Gilles de la Tourette syndrome Association, Inc* » mais, en avril 1975, Marjorie Guthrie, fondatrice et présidente du comité local de lutte contre la maladie d'Huntington et généreuse donatrice à l'association « *Gilles de la Tourette syndrome Association* », trouve le nom trop long et mal commode à prononcer. Sa suggestion est, hélas, acceptée et, depuis, l'association s'intitule « *Tourette's syndrome association* ». C'est pourquoi les publications internationales relatives à la maladie l'évoquent par le regrettable abrégé « *Tourette's syndrome* » [18]. Pourtant, son nom est véritablement Gilles de la Tourette, et ses prénoms Georges, Albert, Brutus. Il est curieux, voire cocasse même, de constater une erreur dès la rédaction du certificat de naissance, où il est écrit Gilles Georges Albert Brutus de la Tourette. C'est un jugement du tribunal de Loudun le 28 janvier 1887, soit trente ans après la naissance, qui rétablit la distinction des prénoms et du nom *Georges Albert Brutus Gilles de la Tourette*...

Des tables généalogiques, difficiles à déchiffrer, permettent de constater qu'au XVII^e siècle le nom des ancêtres est Gilles, tout simplement. Nicolas Gilles, sieur du Vignau (1662–1725), né à Faye-la-Vineuse, épouse le 8 février 1694, Marguerite Pion (1671–?). Le premier de leurs huit enfants est baptisé Joseph, sieur de la Tourette (1694–1771). C'est, semble-t-il, à ce moment que le nom d'un lieu est accolé au nom de Gilles, devenant tantôt Gilles de Latourette ou Gilles de la Tourette suivant les divers documents paroissiaux disponibles. Ces Gilles semblent très nombreux, dans le Poitou de l'époque, justifiant l'ajout d'une précision toponymique. Ainsi, d'autres Gilles deviennent Gilles Desperrières, Gilles Latourelle, Gilles de la Coudre [2]. L'un des neuf enfants de Joseph est Jean-Charles Gilles de la Tourette, « brigadier des Gabelles ». C'est lui qui est à l'origine de la famille qui nous intéresse. En effet, son fils aîné Joseph-Charles (1756–1798) aura comme arrière-petit-fils notre Georges. Le sixième de ses huit enfants est Pierre-Clément Gilles de la Tourette (1766–1852) qui aura, comme arrière-petite-fille, Marie Detrois, épouse de notre Georges.

Dans cette grande famille du Loudunais, on dénombre pas moins de douze médecins et chirurgiens en quatre générations. Joseph-Charles Gilles de la Tourette est ancien élève de l'école

pratique de chirurgie de Paris, Maître en chirurgie et Démonstrateur royal de l'art des accouchements à Loudun, Prévôt en charge de la compagnie. Il nous a laissé « un ouvrage didactique, également fait pour les personnes qui désirent s'instruire des moyens de soulager l'humanité souffrante » intitulé *L'art des accouchements*, paru en 1787, « propre aux instructions élémentaires des élèves en chirurgie, nécessaire aux sages-femmes pour leur indiquer les cas où elles peuvent opérer, et ceux où elles doivent mander les Hommes de l'Art ». Son petit-fils, Théodore-Edouard Gilles de la Tourette (1827–1902) épouse Marie-Françoise Augry des Effes et ils ont quatre enfants dont l'aîné est notre Georges.

Pierre-Clément Gilles de la Tourette (1766–1840) est chirurgien de la marine à Rochefort puis vient s'installer médecin à Loudun. Le plus célèbre de ses fils est son aîné, Jacques-Pierre Gilles de la Tourette (1792–1879), chirurgien aide-major de l'Empire, donnant ses soins à quelques-uns des 10 000 blessés et malades, lors du siège de Torgau en Saxe par les forces prussiennes du comte von Tautzien, du 18 octobre au 26 décembre 1813. Il y reste jusqu'en mars 1814 en raison d'une importante épidémie de typhus. L'Empereur le décore le 10 mars 1814 en reconnaissance de ses mérites. Enrichi par cette confrontation au typhus, Jacques-Pierre exploite cette pratique médicale pour donner matière à sa thèse de doctorat en médecine qu'il soutient à Paris le 17 mars 1815, intitulée *Remarques et observations sur le typhus contagieux qui a régné épidémiquement à Torgau en Saxe, depuis le mois de septembre 1813, jusqu'au mois de mars 1814*. Il fait carrière de médecin à Loudun. Sa fille Berthe Gilles de la Tourette (1835–1893) épouse, le 25 avril 1858, un médecin de Chinon, Félix Detrois (1835–1893). C'est leur fille, Marie Detrois (1867–1922), qui épouse Georges Gilles de la Tourette le 2 août 1887, pendant qu'il est le chef de clinique de Charcot, en présence de celui-ci et de deux autres de ses maîtres préférés, Paul Brouardel (1837–1906) et François Damaschino (1840–1889) [2,9,26]. Marie a donc un arrière-grand-père, un grand-père, un père et maintenant un mari médecin. En épousant son cousin au quatrième degré, elle devient une Gilles de la Tourette, nom de jeune fille de sa mère. Le 12 août 1887, une carte indique qu'ils sont en voyage de noces en Écosse. De cette union naissent quatre enfants. L'aîné, Jean (1888–1893), meurt d'une méningite le 11 juillet 1893, soit cinq semaines avant le décès de Charcot (Fig. 1). Puis ils ont une fille, Jeanne Gilles de la Tourette (1890–1979) qui épouse Antonin Dalpeyrat, à Paris 16^e, le 10 janvier 1923. Un fils, issu de cette union, Pierre Dalpeyrat

(1925–1978) aurait été, dans les années cinquante, un gangster surnommé « Pierrot les Rouflaquettes ». Georges a donc eu un petit-fils voyou ! La deuxième fille, Madeleine Gilles de la Tourette (1892–1962) est restée célibataire et sans descendance. Enfin, François Gilles de la Tourette (1896–1947), est critique d'art, auteur de nombreux livres et conservateur du Petit Palais, puis du Musée national d'Art moderne à Paris. *L'Orient et les peintres de Venise*, son premier livre, est publié en 1923, puis suivent notamment *Nicolas Poussin, Toulouse-Lautrec, Robert Delaunay*, etc. Les trois premiers enfants naissent 14 rue de Beaune à Paris, 7^e, habitation et lieu d'exercice de Georges jusqu'en 1893. Ils déménagent alors, quelques rues plus loin, au 39 rue de l'Université, dans un rez-de-chaussée où naît François. Ces archives contiennent le bail de location signé de la main de Georges [26].

3.2. La formation

Georges Gilles de la Tourette est un brillant élève, bien que turbulent, au lycée de Châtellerauld et obtient son baccalauréat à 16 ans. Il commence ses études à l'École de médecine de Poitiers et ne vient à Paris qu'en 1876. Il ne termine pas les épreuves du concours de l'externat, à sa première tentative, en 1877, alors que Joseph Babiński (1857–1932) est nommé cette année-là. Comme son futur biographe Paul Le Gendre (1854–1936), il est reçu, en 1878, 195^e sur 231 candidats. En 1881, Georges est nommé interne des hôpitaux au 28^e rang d'une promotion où figurent de futures sommités, Antonin Marfan (1858–1942) et Eugène Doyen (1859–1926) et son ami Le Gendre. Après avoir été interne de François Damaschino en 1883, de Charcot en 1884 et de Brouardel en 1885, Charcot en fait son chef de clinique en 1887–1888, succédant dans ces fonctions à Babiński. Il suit l'enseignement d'histologie de Louis Ranvier (1835–1922) et Louis Malassez (1849–1909) au Collège de France. Brouardel le choisit, en 1885, comme préparateur de son cours de médecine légale. Il soutient sa thèse lundi 28 décembre 1885, présidée par Charcot qui avait suggéré le travail en 1884 : *Études cliniques et physiologiques sur la marche. La marche dans les maladies du système nerveux étudiée par la méthode des empreintes*. Après avoir enduit d'une poudre colorée la plante des pieds des malades à étudier, il leur demande de marcher sur de longs rubans de papiers blancs. Les traces laissées permettent de distinguer les claudications ou le fauchage de l'hémiplégique : « méthode simple et applicable à la fois chez l'individu sain et chez le malade [car] empruntant à la physiologie



Fig. 1. La famille de Georges Gilles de la Tourette en 1893. Son fils Jean, à droite, et sa mère Marie, à ses côtés.
© Musée Charbonneau-Lassay à Loudun. Avec son aimable permission.

des méthodes exactes, tendons-nous, de jour en jour et de plus en plus, à enregistrer tous ces phénomènes » [9,26].

3.3. Avec son maître Jean-Martin Charcot

C'est pendant que Georges Gilles de la Tourette est chef de clinique qu'André Brouillet (1857–1914) présente son célèbre tableau *Une leçon clinique à la Salpêtrière* au Salon des Indépendants de 1887. Brouillet représente Georges au premier plan, ceint d'un grand tablier blanc, fixant son regard sur Marie Wittmann, dite « Blanche », lingère entrée le 6 mai 1877 dans le service, à dix-huit ans, soutenue par Babiński, veillée par la surveillante Marguerite Bottard (1822–1906). Le Gendre témoigne qu'une fois à La Salpêtrière, « de ce jour, sa vocation est fixée, il a eu d'autres maîtres comme Damaschino, Brouardel, Fournier [Alfred Fournier (1832–1914)], pour lesquels il témoignera en toute occasion sa reconnaissance dans les termes les plus chaleureux, mais Charcot sera vraiment son Dieu » [20].

« Cette autorité intransigeante de Charcot s'exerce d'abord vis-à-vis de ses élèves dont aucun n'aurait osé la braver », d'après Georges Guinon (1859–1932). Gilles de la Tourette ajoute : « Connaisseur en hommes, il répartissait la besogne et savait leur inspirer des travaux dont il leur laissait ensuite l'honneur » [15]. Ce maître exigeant sait aussi user des bonnes volontés. Il a ainsi quatre secrétaires, successivement Charles Féré (1852–1907), Pierre Marie (1853–1940), Gilles de la Tourette et Guinon. Ceux-ci préparent les consultations du maître, à son domicile du boulevard Saint-Germain et à La Salpêtrière, et rédigent de multiples documents, en particulier pour la préparation des Leçons [9,26].

Les archives de Loudun comprennent trois lettres de la main de Charcot à son secrétaire. Le 27 novembre 1887 Charcot avertit : « Dimanche, Mon cher Gilles de la Tourette, Je suis obligé de partir ce soir même. Je ne serai pas de retour pour la leçon mardi. Renvoyez les malades à vendredi, je serai revenu ce jour-là, et comme je n'aurai pas eu le temps de rien préparer, je montrerai la *dormeuse* (mot souligné). En mon absence faites la consultation mardi devant le public et si vous rencontrez de bons malades, renvoyez-les à vendredi, je les interrogerai. Avec la *dormeuse*, cela suffira pour la leçon. Dites au public que j'ai été appelé subitement et qu'à mon grand regret, j'ai été obligé de partir. Très à vous. Charcot. 27 novembre 1887 ». Georges a ajouté une note : « M. Charcot partant pour aller à Nice, Cannes ou Marseille pour une consultation à don Pedro de Alcântara, empereur du Brésil » (Fig. 2).

Le 29 décembre 1890, Charcot a besoin de préparer une leçon et sollicite son secrétaire : « Mon cher Gilles de la Tourette, Vous avez publié le 17 décembre 1887 dans le *Progress médical* une note "hystérie et syphilis" et annoncé que l'observation complète serait publiée dans le *Morgagni* de Milan. Avez-vous ce numéro de *Morgagni* ? Si oui, vous seriez bien aimable de me l'envoyer aujourd'hui même, j'en aurais besoin pour la leçon de demain. À vous. Charcot. » Gilles de la Tourette a bien publié dans le journal de Milan, *Il Morgagni ; Istituto di anatomia e istologia patologica dell'università di Milano*, un article en 1888 intitulé « Dell'influenza di una intossicazione o di una malattia anteriore sulla localizzazione e sulla forma dei fenomeni isterici », qui est, pour sa plus grande partie, une traduction de l'article paru dans *Le Progress Medical* du 17 décembre 1897 avec le même titre [4,10].

La troisième lettre de Charcot témoigne, elle aussi, d'une vraie relation professionnelle de travail : « Je ferai probablement demain en 8 une leçon sur le somnambulisme spontané, et en particulier sur l'accès somnambulique délirant (dans lequel il y a danger pour le malade lui-même, et pour les autres) à propos d'un cas que j'ai à La Salpêtrière. Je voudrais bien avoir de vous : 1°) le rapport de 'Men...' que je vous ai communiqué, 2°) à ce propos l'indication sommaire, avec une petite observation résumé (sic) et les

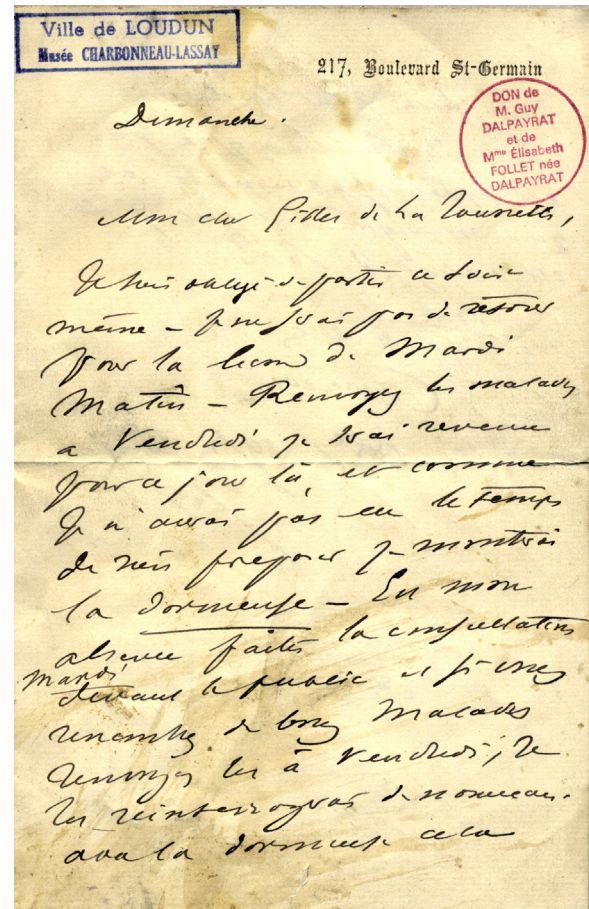


Fig. 2. Une lettre de Charcot à son secrétaire Gilles de la Tourette l'informant d'une prochaine absence.

© Musée Charbonneau-Lassay à Loudun. Avec son aimable permission.

indications bibliographiques de tous les cas que vous avez pu recueillir à ce sujet. En même temps, formulez votre opinion, si vous en avez une : 1°) sur le suicide possible des hystériques, 2°) sur le meurtre possible ou établi par les faits dans le somnambulisme délirant, 3°) indication des délits ou accidents moins graves, vols &, présents dans le somnambulisme spontané – enfin justifiez par les textes que c'est vous le premier qui avez, si je ne me trompe, avancé nettement, que ce que l'on appelle le somnambulisme naturel, n'est autre chose qu'un accès hystérique délirant + – automatique, à moins que ce ne soit de l'épilepsie. Et à ce propos vraiesemblances qu'un accès comitial délirant ou automatique pourrait commencer l'accès hystéro-épileptique, réaliser un crime, un homicide, un suicide, réel ou apparent. Y a-t-il en fait de tentative d'assassinat d'autres cas que le cas du moine, et encore ce cas-là est-il vraiment un cas comitial. Envoyez-moi cela le plus tôt possible, sans trop de recherche, *currente calamo* » [5,26].

3.4. L'attentat

Mille huit cent quatre-vingt treize est une année noire pour Gilles de la Tourette. Après la mort de son fils le 11 juillet 1893, son maître vénéré Charcot disparaît brutalement cinq semaines plus tard, le 16 août 1893. Puis, le 6 décembre 1893, une jeune femme de 29 ans, Laurence-Rose Lecoq (1863–1955), se faisant appeler « Rose Kamper », vient l'attendre à son cabinet sous prétexte de lui demander une aide financière en dédommagement d'un préjudice, dont elle s'estime victime, de la part des médecins et Gilles de la Tourette en particulier. Après son refus, il va pour quitter la pièce. Rose Kamper sort un revolver de son sac et tire trois balles dont

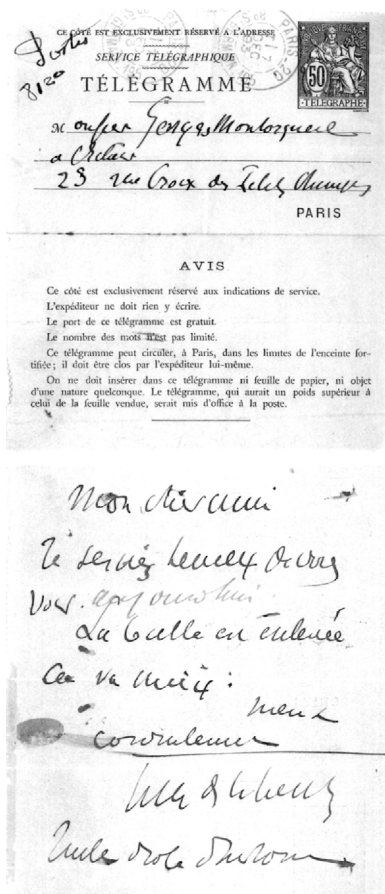


Fig. 3. Après la tentative de meurtre, Gilles de la Tourette écrit à Montorgueil, le soir même.

© Musée Charbonneau-Lassay à Loudun. Avec son aimable permission.

l'une l'atteint superficiellement à la nuque [14]. « Interrogée sur le mobile qui l'avait poussée à attenter aux jours du médecin, cette femme réitéra qu'elle était dans la misère et que s'étant prêtée jadis soit volontairement, soit à son insu, (sic) à des expériences d'hypnotisme à la Salpêtrière, elle avait aliéné sa volonté de telle sorte qu'elle se trouvait aujourd'hui dans l'impossibilité de se remettre à travailler et que conséquemment il lui paraissait logique de venir demander de l'argent à ceux qui lui avaient ôté son pain ». Le soir même, Gilles de la Tourette écrit à son ami, le journaliste Octave Lebesque, dit Georges Montorgueil (1857–1933), d'une plume mal assurée : « Je serai heureux de vous voir aujourd'hui. La balle est enlevée. Ça va mieux, mieux. Cordialement. Gilles de la Tourette. Quelle drôle d'histoire ! » (Fig. 3). Montorgueil publie dans le journal *L'Éclair* du 8 décembre un article détaillé sur l'agression ! Survenant quelques mois après la querelle publique, dans un prétoire, opposant l'École de Nancy et l'École de La Salpêtrière, ce fait divers suscite une couverture médiatique considérable, certains journaux allant jusqu'à insinuer un montage publicitaire orchestré par Gilles de la Tourette [3,14]. Ce curieux événement est à l'origine d'un roman paru, en Australie, en 2008, *Late Connection*, d'Aileen La Tourette. Quelle coïncidence ! [19].

3.5. L'affaire Driout

Ces archives sont riches, entre autres, de coupures de presse et de lettres de Gilles de la Tourette adressées à l'administration hospitalière à propos d'un fait divers, ce « scandale » éclatant en janvier 1901. Un sergent de ville meurt après une hospitalisation

prolongée dans le service de l'hôpital Saint-Antoine que dirige alors Gilles de la Tourette. « Au mois de juillet dernier, un agent de police nommé Driout (Émile) avait été victime d'un accident de voiture sur le pont Mirabeau. Il succombait quelques mois plus tard et le parquet, afin d'établir si l'agent était mort des suites de sa blessure, désignait M. le Docteur Socquet, médecin légiste, pour pratiquer l'autopsie du cadavre » indique le quotidien *Le Petit Journal* qui publie le 1^{er} février 1901 le compte rendu de l'expertise sous le titre aguicheur « Macabre histoire ». « M. le Dr Socquet constata, avec stupeur, que tout examen sérieux du cadavre était rendu impossible : la cervelle avait été remplacée par des exemplaires du journal *La Gaudriole* et des chansons de Bruant ; les intestins avaient disparu et la moelle épinière était enlevée complètement. Par contre, la cage thoracique contenait deux foies au lieu d'un. » Les journalistes, après avoir erré dans plusieurs hôpitaux, arrivent à trouver le lieu des soins. Et dès le 2 février, paraît : « Le docteur Gilles de la Tourette, qui s'occupe plus spécialement des maladies nerveuses, a eu en effet, dans son service de l'hôpital Saint-Antoine, le sergent de ville Driout. Le décès a eu lieu le 18 janvier 1901 et l'autopsie pratiquée aussitôt après la mort a eu pour principal objet l'examen et l'étude des centres nerveux : cerveau, cervelet et moelle épinière. Mais cela n'explique aucunement et n'excuse pas pourquoi le corps a été mutilé, pourquoi des inconvenances grossières ont été commises après cette autopsie ! MM. les internes de l'hôpital Saint-Antoine ont de singulières façons de traiter la guenille humaine. » Le 16 février 1901, Gilles de la Tourette écrit au directeur général de l'Assistance Publique : « J'ai l'honneur de vous informer que je me suis rendu le 11 février 1901 à la Société de Médecine légale de France dont je suis membre et j'ai fait une communication sur le secret des expertises et les relations professionnelles entre les médecins experts. J'étais désireux de savoir d'où étaient parties les calomnies qui étaient partout dans la presse à propos de l'autopsie du sergent de ville Driout décédé dans mon service. » Il explique que c'est à la demande de sa veuve qu'il a réalisé l'autopsie, « pour contrôler le diagnostic de mort par inanition à la suite d'une anorexie hystérique grave sous la dépendance d'un traumatisme [...]. La presse a dit que le cadavre avait été mutilé, profané à Saint-Antoine, qu'on avait trouvé des organes qui ne lui appartenaient pas, que des bouts de cigares, des balayures et qu'il existait un journal humoristique qui tamponnait le crâne. Le cerveau et la moelle étaient absents. M. Socquet a déclaré formellement devant la Société de Médecine Légale que les faits avaient été controuvés, qu'il n'avait trouvé chez Driout que des organes lui appartenant sans adjonctions d'autres, qu'il n'y avait ni cigares déjà brûlés ni balayures, en un mot que le sujet avait été respecté dans les limites habituelles de l'autopsie. Quant au cerveau et la moelle, il constata leur absence. Il a su depuis que je les avais conservés sur la demande expresse de Madame Driout qui tenait à être éclairée dans les meilleures conditions possibles sur l'origine et la nature de la mort de son mari. Le cadavre n'avait donc subi ni la mutilation, ni la profanation qu'on lisait à toutes les pages des journaux, ni l'adjonction des viscères étrangers à lui-même. Le cerveau et la moelle avaient seuls été enlevés à fin d'examen et régulièrement enlevés. Restait le journal qui bourrait le crâne. Il y avait été placé par le garçon d'amphithéâtre de Saint-Antoine qui en avait rempli la boîte crânienne vide de son cerveau pour mieux assurer la bonne tenue de la tête. C'est là une habitude pratique en pareil cas. Par hasard, il n'avait pas d'autre substance appropriée à ce faire à sa disposition, il avait mis dans le crâne le premier morceau de papier qui lui était tombé sous la main. Et ironie du sort, ce journal n'était autre que *La Gaudriole*, un journal galant et humoristique à la fois. D'où des sarcasmes, des ironies [...], voire des injures à son adresse et à la mienne, voire à celle de votre administration. » Puis Gilles de la Tourette se plaint de ne pas avoir été défendu par l'Administration qui ne donne pas les moyens au garçon d'amphithéâtre de

travailler correctement. « J'ai la conscience du devoir accompli. Je crois donc que tout le monde à Saint-Antoine a fait son devoir et rien que son devoir et que l'Administration n'a pas fait complètement le sien. » Témoignage de la maladie qui le ronge, il entretient la polémique avec l'Administration non seulement par des lettres multiples mais aussi par voie de presse. À cette occasion, on peut noter qu'il se trompe, dans l'une, dans la dénomination de l'hôpital où il exerce, prenant Saint-Antoine pour Saint-Louis, mais aussi dans les dates ; la même lettre est en effet datée de 1902 alors que la polémique date du début 1901.

3.6. La maladie

En 1896, Gilles de la Tourette est nommé « médecin-chef de l'exposition universelle de 1900 à Paris », par une commission de sélection dirigée par son maître Brouardel, notamment en raison de ses capacités à parler en anglais, en allemand et un peu en italien. Les polémistes de l'époque ont avancé que cette nomination devait beaucoup aux appuis politiques de ses amis Désiré-Magloire Bourneville (1840–1909) et Alexandre Millerand (1859–1943). Démentant toutes ces médisances, il s'acquitte remarquablement de sa fonction (Fig. 4). Le service médical qu'il organise fonctionne parfaitement durant la durée de l'Exposition, mais aussi pendant les trois ans de son installation qui la précèdent, et l'année suivant sa fermeture. Plus de 40 000 consultations seront assurées, plus de trente morts, notamment lors de l'effondrement d'une passerelle, seront à déplorer pendant toute cette période. Gilles de la Tourette jouera aussi un rôle important dans les secours, lors du drame de l'incendie du Bazar de la Charité, le 4 mai 1897 [26]. Répondant à une lettre de son proche ami, directeur de La Comédie Française, Jules Claretie (1840–1913), Gilles de la Tourette, parlant du chantier, indique le 5 avril 1900 : « Nous avons ce mois-ci, entre nous bien entendu, 1300 blessés, heureusement pas graves. C'est un vrai champ de bataille. Cela est dû à la rapidité des installations et aussi... à l'alcool qui coule à flots, malgré moi, croyez bien. Enfin, c'est comme cela. » En récompense, il est décoré du titre d'officier de la Légion d'honneur. Édouard de Lavarenne (1855–1907), le fondateur de *La Presse Médicale*, y écrit le samedi 4 juin 1904 : « Il dût être parfaitement heureux alors, car évidemment il recherchait les honneurs ; mais la catastrophe était proche et c'est à se demander maintenant s'il n'eût pas mieux valu pour lui moins de succès retentissants, moins de distinctions honorifiques rapides : cela lui eût ménagé des forces pour accomplir pleinement l'œuvre médicale, qui à elle seule est suffisamment belle, suffisamment attrayante et glorieuse pour ceux qui s'y attachent » [8].



Fig. 4. La carte personnelle de Gilles de la Tourette, médecin-chef de L'Exposition Universelle de Paris en 1900.

© Musée Charbonneau-Lassay à Loudun. Avec son aimable permission.

Ces archives contiennent une lettre du Secrétaire général de l'Assistance Publique qui donne son accord à la requête exprimée par Gilles de la Tourette d'obtenir un congé de maladie de trois mois à compter du 4 juin 1901. Ce congé est renouvelé tous les trois mois jusqu'au 31 octobre 1904. Car il est malade, bien malade. Il écrit le 14 juillet 1901 à son ami Montorgueil : « Je me suis bien cru fichu, mon cher ami, mes jambes étaient de plomb, tout mon corps était d'une paresse qui m'effrayait, et mon esprit se refusait à toute attention un peu soutenue [...] mais ça va mieux, j'ai repris le dessus. » Son comportement devient de plus en plus perturbé, alternant des périodes mélancoliques et suicidaires et des périodes de mégalomanie. Dans *Paris vécu*, Léon Daudet relate comment, selon lui, la maladie de Gilles de la Tourette se révéla publiquement : « Le délire de Gilles de la Tourette, consécutif à un tréponème négligé, se révéla publiquement de la façon la plus cocasse. Faisant passer un examen, il demanda au candidat : "Quels sont Monsieur, les trois plus grands médecins français du XIX^e siècle ?" L'élève réfléchit et répondit : "Laennec, Duchenne de Boulogne et Charcot", car il savait que Gilles de la Tourette avait été l'élève du troisième. - Non, Monsieur, vous n'y êtes pas : il y a eu mon grand-père, mon père et moi, Coco. C'est pourquoi (ici l'examineur coiffa le jeune homme interdit de sa propre toque d'agrégé), c'est pourquoi on va m'élever une statue en bromure de potassium ! » [7]. Dans sa rubrique « L'Actualité » du journal *L'Éclair*, Montorgueil publie le 14 juillet 1901 : « Lors d'une matinée au théâtre de l'Odéon, où il faisait une conférence sur la pièce *La Dormeuse*, le Docteur Gilles de la Tourette manifesta des velléités d'impatience nerveuse avec le public ; au lieu de glisser à la conclusion par une feinte adroite, il s'irrita, fit tête aux mécontents, soutenu du reste par ses amis, mais au total dans cet incident laissa penser que surmené, il était temps qu'il débrayât. » Et un autre jour : « Nous savions depuis longtemps la douloureuse nouvelle. Monsieur le Docteur Gilles de la Tourette succombant à l'excès de son activité, a été frappé du mal que toute sa vie, chez les autres, il a tant et parfois si victorieusement combattu. Tous ceux qui le connaissent et qui ne le pouvaient connaître sans lui porter une affection profonde, font des vœux pour que la science de ses confrères encore aujourd'hui, triomphe de la nuit soudaine abattue sur une aussi distinguée intelligence. Encore qu'il soit très atteint, on ne désespère point. Il est soigné dans une maison de santé avec un zèle parfait, il se trouve déjà amélioré du fait de ce séjour, et ce n'est point pour simplement consoler une femme si éprouvée par cet immense chagrin, qu'on hasarde un diagnostic d'espérance. N'a-t-on pas été frappé de voir si souvent les médecins des affections nerveuses, plus que d'autres de leurs confrères, atteints d'affections identiques ? Est-ce la contagion du milieu ? Ou l'homme penché sur l'irritant problème de la démence dont la solution lui échappe, est-il à son tour, comme attiré par le vertige ? Le Docteur Gilles de la Tourette n'est pas le premier praticien qui paie à ces études un terrible tribut. » Daudet poursuit : « Contrairement aux affirmations du Professeur Fournier, qui y voyait juste en dépit de tous, et de quel œil d'aigle royal ! Gilles soutenait que la paralysie générale n'a aucun rapport avec la syphilis. Il gambadait, sautait, dansait quand on appelait son attention sur certaines coïncidences. Il répétait "c'est mon idée très ferme". Hélas ! ses idées à lui, le pauvre garçon, devenaient de moins en moins fermes » [7].

En janvier 1901, Gilles de la Tourette pense encore à postuler à la chaire d'histoire de la médecine vacante et rédige, à cette fin un mémoire de candidature, intitulé « *Chaire d'histoire de la médecine, Titres et Travaux Scientifiques de Gilles de la Tourette* ». Il est fort probable que ce texte n'a jamais été déposé et est resté à l'état de brouillon. Jules Dejerine (1849–1917) sera nommé titulaire de cette chaire de 1901 à 1907. Il se compose de trente-huit feuilles volantes manuscrites, de différents formats, écrites dans différentes orientations, comportant de très nombreuses ratures. Le

texte est parfois illisible, avec des modifications importantes du graphisme des lettres d'une page à l'autre. On peut penser que Gilles de la Tourette ne l'a pas composé d'un seul jet, mais à plusieurs jours d'intervalle, comme la présence de plusieurs versions de certains chapitres en atteste. La numérotation des feuillets est complexe, souvent barrée puis reprise. Des pages différentes ont le même numéro, tout cela de façon extrêmement confuse. Le début semble structuré, la fin ne l'est plus. Les dates des publications de ses propres travaux sont souvent erronées. Les fautes d'orthographe sont rares mais la construction grammaticale devient très curieuse, sans ponctuation. L'analyse de ce manuscrit laisse percevoir un homme sincère, passionné mais manifestant une nette mégalomanie et une fuite des idées. Donnons quelques exemples. Après avoir énuméré ses propres travaux en rapport avec l'histoire de la médecine, Gilles de la Tourette cite l'article de Charcot « La foi qui guérit », paru dans la *Revue Hebdomadaire* et la *North American Review* qui l'avait commandé « à mon cher et regretté maître ». Il argue que c'est lui qui l'aurait rédigé « de ma propre main », « sous la haute direction... », la suite manque. Affabulation ? Plus loin on retrouve un style inadapté à ce genre d'écrit : « Je dois dire que non seulement depuis 1883, j'ai cultivé l'histoire de la médecine qui a été une des joies de ma vie » (Fig. 5). Gilles de la Tourette évoque ensuite « Sa nouvelle Iconographie de la Salpêtrière ». Le style est grandiloquent. « C'est, nous le croyons, un service magnifique que nous avons rendu à l'histoire de la médecine en représentant et en faisant aussi aimer ces vieux trésors de nos musées, ces documents si précis et si représentatifs dans leur figuration [...] et qui étaient jusqu'alors restés presque complètement ignorés et méconnus de la masse du public et aussi des médecins les plus experts en choses posthumes de la médecine. Nous avons aussi publié en les joignant, mémoires

originaux aux découvertes les plus belles en art ancien et moderne, 3 à 400 planches ou dessins au minimum qui pourraient aussi fournir un volume superbe élevé à la gloire de la médecine française. » Il poursuit : « Je ne demande qu'à continuer nos travaux et mes recherches et mes publications [...] depuis si longtemps commencés. Je serai très reconnaissant à mes juges s'ils voulaient bien me fournir le moyen cette fois désiré, de les divulguer et de les propager encore en m'accordant mon élévation à la chaire d'histoire de la médecine ce qui m'encouragerait davantage en développant mes efforts. Elle est le but de mon ambition laborieuse depuis que j'ai commencé mes études et, si j'étais nommé, je prends l'engagement loyal de bien la remplir et de ne jamais la quitter désormais. » Complaisant avec lui-même, il ajoute : « J'ai donc publié, enseigné et aussi vulgarisé depuis plus de 20 ans l'histoire de la médecine. Je crois ainsi avoir bien mérité de mes prédécesseurs dans la chaire. » Des souvenirs personnels reviennent et parasitent son texte. Ainsi, lorsqu'il parle d'Urbain Grandier, de son bûcher, de l'église Saint-Pierre, du marché à Loudun dont il était le prêtre, Gilles de la Tourette ajoute soudain : « Son église où je me suis marié, ayant pour témoins Brouardel et Damaschino si aimés devant la collégiale de sa croix. » Ailleurs les idées viennent trop vite et il dit : « Mais revenons à nos moutons qui ont peut-être trop folâtré dans l'herbette car le printemps vient de s'ouvrir, l'hiver de perdre sa retraite et que les herbes vertes leur portent un peu à la tête [...] leur succulence alcoolisée. » Vers la fin, l'écriture est filée, souvent illisible, sans ponctuation. Les idées et les thèmes se mêlent. Il parle de Zola « dont j'ai documenté *Lourdes* ». Puis, « Je finirai bien par arriver à m'y installer (à la Chaire) pour n'en bouger jamais ». Cet écrit n'est pas achevé [26].

Le diagnostic de paralysie générale ne fait aucun doute. Devant l'aggravation de son état, son épouse, sur les conseils de Jean-Baptiste Charcot (1867–1936), son condisciple, fils de son maître et futur explorateur célèbre, après avoir demandé un avis au Professeur Édouard Brissaud (1852–1909), décide de l'hospitaliser à son insu. Le docteur Albert Mahaim (1867–1925), directeur de l'Asile Cantonal des aliénés et maison de santé du Bois-de-Cery (près de Lausanne en Suisse) est un ami du fils Charcot. Afin d'éviter un scandale, quelques journaux parisiens parlent déjà de « de l'aliéniste aliéné », Jean-Baptiste Charcot prétexte, avec la complicité de Marie Gilles de la Tourette, son épouse, un voyage en Suisse afin de donner un avis médical concernant un malade célèbre soigné à la clinique. C'est lui qui, une fois sur place, est hospitalisé et interné [22]. La nouvelle de son hospitalisation, inopinée, trouble ses élèves, ignorants de la nature du mal dont il souffre. Ces archives de Loudun sont riches d'une grande quantité de lettres reçues par son épouse, témoignages de compassion et d'encouragements qu'il est impossible de citer toutes. Notons les noms de Claretie, Risler, Fournier, Brouardel, Brissaud, Charcot (lettres les plus nombreuses). On y trouve aussi une comptabilité des frais engagés pour la pension en Suisse et des papiers d'autorisation de séjour.

Donnons deux exemples de lettres reçues par son épouse. Alphonse-Rémi Mauté (1873–1940), interne à l'hôpital Saint-Antoine, écrit le 17 juillet 1901 à Madame Gilles de la Tourette, inquiet de ne pas avoir de nouvelles de son maître : « Madame, tous ici nous attendons avec impatience des nouvelles de notre maître, Monsieur Gilles de la Tourette. Je suis allé plusieurs fois rue de l'Université sans pouvoir avoir une parole confortante. Un mot de vous, Madame, nous serait d'un grand prix et nous donnerait, peut-être, un peu d'espérance. Je vous demande pardon, Madame, de prendre cette liberté. Mon excuse est la grande part que je prends à votre chagrin et mes vœux ardents pour que votre bonheur vous soit rendu en même temps que reviendra parmi nous, un maître vénéré. Veuillez agréer Madame, l'assurance de mes plus respectueux hommages » [26].

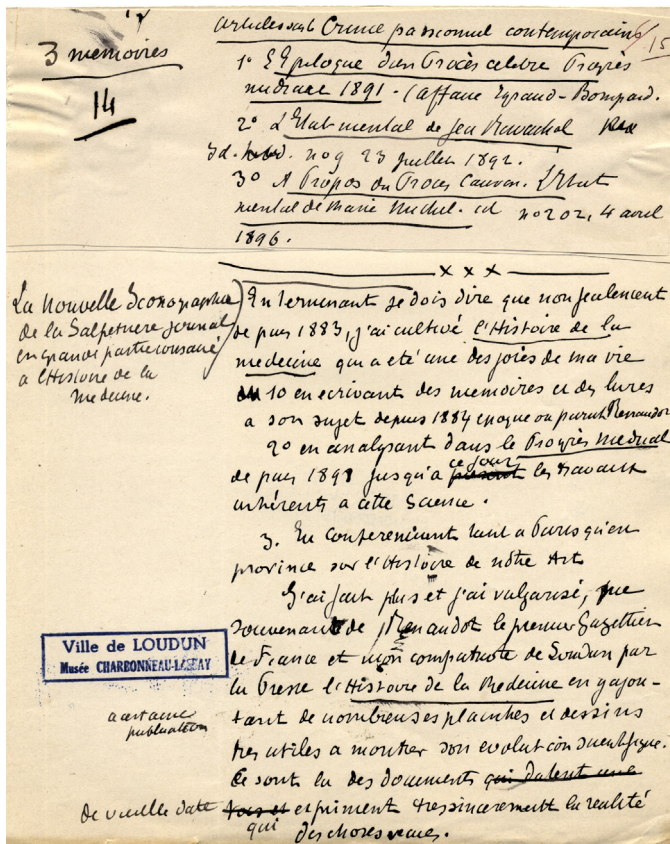


Fig. 5. Un feuillet du manuscrit, mémoire de candidature à la chaire d'histoire de la médecine 1901.

© Musée Charbonneau-Lassay à Loudun. Avec son aimable permission.

En date du 30 juin 1901, Théodore-Edouard Gilles de la Tourette (1827–1902), père du malade, écrit à sa belle-fille : « Ma Chère Marie, J'ai, en temps voulu, reçu votre lettre et viens vous dire combien tous nous prenons part à la malheureuse situation de ce pauvre Georges auquel nous ne cessons de penser à chaque instant, malgré tout, il ne faut pas perdre espoir mais espérer au contraire qu'avec les bons soins dont il est entouré, il reviendra à la santé. Il est jeune encore. C'est un grand point. Voilà à n'en pas douter où l'a conduit l'excès de travail, il donnait de bons conseils aux autres et ne s'occupait nullement de lui-même. Ici personne n'a connaissance de sa position et lorsqu'on nous demande de ses nouvelles nous répondons tout simplement qu'il va un peu mieux. Je vous serais reconnaissant, ma chère Marie, de vouloir bien nous tenir au courant de ce qui se passera et surtout ne rien nous cacher. Je comprends fort bien combien est cruelle pour vous la situation qui vous est faite en cette circonstance. Obligée de quitter Paris avec vos enfants qui pour l'instant du moins, doivent ignorer ce qui se passe et à l'instruction desquels vous avez quand même à veiller. Il vous faudra du courage, beaucoup de courage, pour traverser ce moment si critique mais j'ai tout lieu d'espérer que vous saurez vous mettre à la hauteur de votre tâche et apporter à notre cher malade les consolations dont il a tant besoin. Adieu donc. Berthe et Marie se joignent à moi pour vous embrasser de tout cœur ainsi que les enfants. Votre affectionné beau-père, E. Gilles de la Tourette » [26].

Malgré les soins prodigués, Gilles de la Tourette meurt le 22 mai 1904 au cours d'un état de mal convulsif. Alors qu'à Paris, tout est fait pour assurer la discrétion du lieu et du motif de l'internement de Gilles de la Tourette, en Suisse, ce petit avis nécrologique paraît dans la *Feuille d'Avis* de Lausanne du mardi 25 mai 1904 : « Dimanche matin, est mort à l'Asile de Cery, le Docteur Gilles de la Tourette, qui y était soigné depuis deux ans pour une paralysie générale. Ancien assistant de Charcot, auteur de plusieurs volumes sur les maladies nerveuses et mentales, le Docteur Gilles de la Tourette a publié une biographie très remarquable du médecin et journaliste Théophraste Renaudot. Il a été médecin-chef de l'exposition Universelle en 1900. Il était officier de la Légion d'honneur, officier de l'ordre de Léopold de Belgique, officier d'Académie, chevalier de l'ordre de Saint Maurice et Lazare. Son corps sera transporté en France pour y être inhumé. » Gilles de la Tourette est inhumé à Loudun dans la Vienne [26].

Ces archives contiennent encore beaucoup d'autres documents qu'il sera possible de retrouver dans la biographie à paraître.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Remerciements

Je remercie Mmes Églantine Desgraupes et Aude Lemerrier, de l'office du tourisme, et la municipalité de Loudun qui ont bien voulu me laisser explorer ces archives conservées au musée Charbonneau-Lassay, 24, rue du Martray, à Loudun (Vienne) et m'autoriser à les utiliser pour un travail historique et à les reproduire.

Références

- [1] Beard GM. Experiments with the "Jumpers" of Maine. *Pop Sci Mon* 1880;18:170–8.
- [2] Beauchet-Filleau H, Beauchet-Filleau P. Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou. Poitiers: Imp. Ourdin; 1891.
- [3] Bogousslavsky J, Walusinski O. Gilles de la Tourette's criminal women: the many faces of fin de siècle hypnotism. *Clin Neurol Neurosurg* 2010;112:549–55.
- [4] Charcot JM. Hystérie et syphilis : de l'influence d'une maladie ou d'une intoxication antérieure sur le mode de localisation et sur la forme des accidents hystériques. *Prog Med* 1887;15:511–2.
- [5] Charcot JM. Leçons du mardi à La Salpêtrière. Policlinique 1887-1888. Paris: Aux Bureaux du Progrès Médical et Delahaye & Lecrosnier; 1887-8.
- [6] Critchley MD. What's in a name? *Rev Neurol (Paris)* 1986;142:855–6.
- [7] Daudet L. Paris Vécu. Paris: Gallimard; 1930.
- [8] De Lavarenne E. Gilles de la Tourette. *Presse Med* 1904;1:353–4.
- [9] Duncan G. Gilles de la Tourette : aspects connus et méconnus de sa vie et de son œuvre. Université de Poitiers: Faculté de médecine et de pharmacie; 1995 [thèse].
- [10] Gilles de la Tourette G. Dell'influenza di una intossicazione o di una malattia anteriore sulla localizzazione e sulla forma dei fenomeni isterici isterici (Clinica delle malattie nervose alla salpetriere, prof. M. Charcot). Napoli-Milano: Dott. Leonardo Vallardi Edit; 1888.
- [11] Gilles de la Tourette G. Étude sur une affection caractérisée par de l'incoordination motrice accompagnée d'écholalie et de coprolalie (jumping, Latah, Myriachit). *Arch Neurol* 1885;9:19–42 [158–200].
- [12] Gilles de la Tourette G. Jumping, Latah, Myriachit. *Arch Neurol* 1884;8:68–74.
- [13] Gilles de la Tourette G. La maladie des tics convulsifs. *Semaine Med* 1899;19:153–6.
- [14] Guinon G. Attentat contre le Dr. Gilles de la Tourette. *Prog Med* 1893;18:446.
- [15] Guinon G. Charcot intime. *Paris Med* 1925;56:511–6.
- [16] Guinon G. Sur la maladie des tics convulsifs. *Rev Med* 1886;6:50–80.
- [17] Hammond WA. Myriachit: a newly described disease of the nervous system and its analogues. *Br Med J* 1884;1:758–9.
- [18] Kushner H. A Cursing Brain: The History of Tourette Syndrome. Cambridge, USA: Harvard University Press; 1999.
- [19] La Tourette A. Late Connection. Elsternwick Victoria, Australia: Ilura Press; 2008.
- [20] Le Gendre P. Gilles de la Tourette (1857-1904). *Bull Mem Soc Med* 1905;21:1298–311.
- [21] Le Gendre P. La maladie de Gilles de la Tourette. *Union Med* 1885;40:109–14.
- [22] Müller C. Rapports entre la psychiatrie suisse et la psychiatrie française. *Ann Ther Psychiatr* 1969;4:59–65.
- [23] O'Brien HA. Latah. *J Roy Asiatic Soc* 1883;11:143–54.
- [24] Seignot JN. Un cas de maladie de Gilles de la Tourette guéri par le R1625. *Ann Med Psychol* 1961;19:578–9.
- [25] Shapiro AK, Shapiro E, Bruun RD, Sweet RD. Gilles de la Tourette Syndrome. New York: Raven Press; 1978.
- [26] Walusinski O. Georges Gilles de la Tourette (1857-1904), beyond the eponymous, a biography. New York: Oxford University Press; 2017 [ISBN : 9780190636036 (in press)].